



Jodi Ann Bickley
Préface d'ED SHEERAN

Un million



de lettres



d'espoir

Une histoire vraie
de **résilience**
qui réchauffe le cœur



« Ce livre est fantastique,
tout comme son auteure d'ailleurs. »

ED SHEERAN

LE D U C . S
P R A T I Q U E

L'histoire édifiante d'une jeune femme qui pensait avoir tout perdu mais qui a su devenir une source d'inspiration et de réconfort pour tous !

À l'âge de 5 ans, Jodi Ann perd sa grand-mère et en éprouve sa première grande peine. Sa mère lui conseille alors d'écrire une lettre à sa grand-mère, et lui assure que le facteur la livrera au ciel. Jodi découvre ainsi le pouvoir réconfortant de l'écriture...

Été 2011. Devenue une jeune femme, Jodi se sent apaisée, elle a réussi à surmonter les difficultés de son adolescence. Mais suite à une morsure de tique elle contracte une grave maladie du cerveau qui va bouleverser sa vie à jamais.

Hospitalisée pendant plusieurs mois, Jodi doit surmonter les hauts et les bas de sa santé et leur impact sur ses proches. Elle doute parfois de parvenir à tenir le cap jusqu'à la guérison. Un choix s'impose à elle : abandonner ou se battre !

Elle crée un site Web, encourageant ceux qui traversent des épreuves petites ou grandes à lui écrire, elle leur répondra personnellement par une lettre manuscrite.

Ce livre raconte comment Jodi a réussi à transformer sa vie, et à donner espoir à des millions de gens.

« Une femme extraordinaire. »
Stephen Fry

« Des pages tellement emplies d'émotion
que nous vous mettons au défi de ne pas pleurer. »
Cosmopolitan

« Quand *Mange, prie, aime* rencontre *Le petit livre du calme*. »
Lucy Cavendish, *Stella Magazine*

www.onemillionlovelyletters.com

ISBN : 979-10-285-0981-1

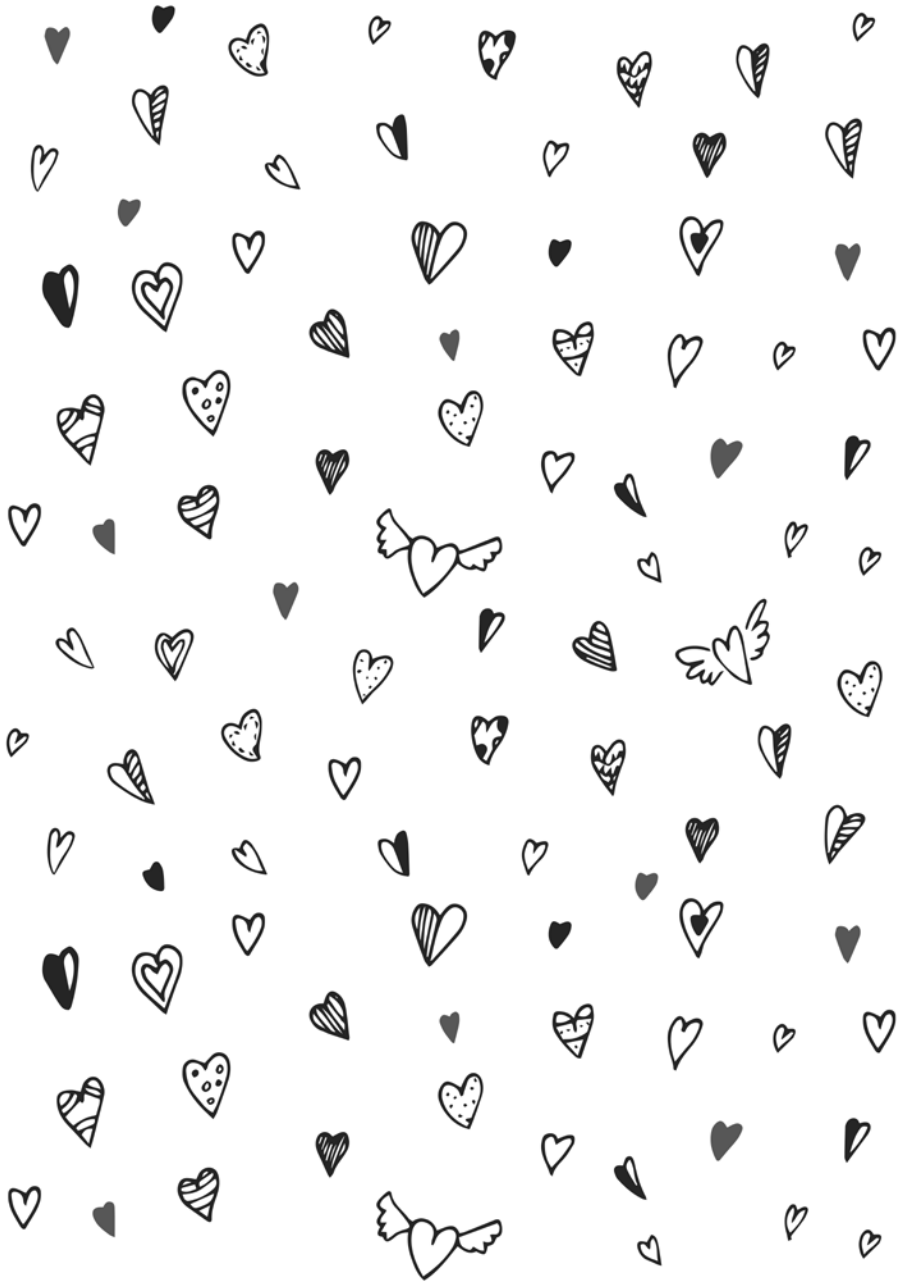


9 791028 509811

18 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
P R A T I Q U E

photo : DR
design : Stéphanie Aguado
RAYON : DÉVELOPPEMENT
PERSONNEL



UN MILLION
DE LETTRES D'ESPOIR

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :

<https://tinyurl.com/newsletterleduc>

Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur
notre site : **www.editionsleduc.com**

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog et sur les
réseaux sociaux.



Première édition publiée en Grande-Bretagne par Yellow Kite Books,
une marque de Hodder & Stoughton, filiale de Hachette UK company.

© Jodi Ann Bickley, 2014

Titre original : *One Million Lovely Letters*

Traduction : Mahaut Vidal

Correction : Marie-Laure Deveau

Maquette : Patrick Leleux PAO

Illustrations : Fotolia

Édition française :

© 2018, Leduc.s éditions

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

ISBN : 979-10-285-0981-1

Jodi Ann Bickley

avec Kate Barker

UN MILLION DE LETTRES D'ESPOIR

Roman

Traduit de l'anglais par Mahaut Vidal

L E D U C . S
P R A T I Q U E

À vous tous qui avez participé à Un million de lettres d'espoir –
merci.

J'espère continuer toute ma vie.

SOMMAIRE

Préface	11
Avant-propos	13
Chapitre 1 Tout peut basculer	15
Chapitre 2 Une lettre qui fait du bien	23
Chapitre 3 Lorsque quelque chose vous rend heureux, il faut s'y accrocher	47
Chapitre 4 J'ai demandé à maman si j'allais mourir	73
Chapitre 5 Je ne sais plus qui je suis	95
Chapitre 6 Quand on est au bord du gouffre et qu'on se dit : « Ce serait si facile »	121
Chapitre 7 Tout commence à prendre sens	143
Chapitre 8 La vie continue...	187
Chapitre 9 Nous sommes tous extraordinaires	219
Épilogue Faites le bien et la vie vous le rendra	241
Remerciements	247
One Million Lovely Letters	249
Adresses utiles	251

PRÉFACE

Je connais Jodi depuis presque sept ans. Quand je l'ai rencontrée, c'était une poétesse en herbe, et comme moi elle essayait de faire entendre sa voix en montant sur scène le plus souvent possible. Elle est venue me voir jouer au Bestival en 2011. Quelques mois plus tard, j'apprends qu'elle est paralysée. Dans une situation pareille, nous serions nombreux à nous apitoyer sur notre sort plutôt qu'à nous accrocher à nos rêves et à nos espoirs. Pourtant, chaque fois que je la revoyais, elle était arrivée à reprendre le contrôle d'une partie de son corps. Peu à peu, elle guérissait.

Ce livre est fantastique, tout comme son auteure d'ailleurs. Je suis très fier de tout ce que Jodi a accompli depuis notre rencontre. Vachement content. Ed x'.

Ed Sheeran

AVANT-PROPOS

Je suis assise à mon bureau, couverte de paillettes et de traces de feutres jusqu'aux coudes. Je voudrais écrire encore dix lettres avant mon rendez-vous à l'hôpital de cet après-midi. J'ai ressenti une grande fatigue cette semaine, mais j'essaie de ne pas y accorder trop d'importance. J'ai beaucoup à faire.

Un nouvel e-mail vient de s'afficher sur l'écran de mon ordinateur portable. Le message arrive de loin : de Nouvelle-Zélande ! J'ai envie de le lire, de savoir qui l'a envoyé, mais je me retiens. J'ai des choses à terminer d'abord.

Voilà – une lettre de faite. J'utilise un papier jaune comme du beurre, cadeau d'une dame américaine, et je le glisse dans une enveloppe bleu pâle que je pose sur la pile destinée à la poste. J'aime à faire en sorte que les enveloppes aussi soient belles. Peu de petits plaisirs sont aussi magiques que de découvrir dans sa boîte aux lettres une jolie enveloppe écrite à la main. Un petit trésor manuscrit : depuis quand n'en avez-vous pas envoyé ? C'est si rare d'écrire ou de recevoir

une lettre aujourd'hui. Pourtant c'est une activité agréable, et pour celui qui la reçoit, c'est un petit rayon de soleil qui illumine sa journée.

Si quelqu'un m'avait dit il y a deux ans que je passerais mon temps à rédiger des lettres manuscrites pour des inconnus, je lui aurais ri au nez. Mais ma vie était très différente, il y a deux ans. Maintenant je sais que pour le prix d'un timbre on peut transformer la journée de quelqu'un.

Qu'est-ce qui vous empêche d'aller chercher ce stylo au fond du tiroir de la cuisine, et ce papier à lettres reçu pour votre anniversaire il y a des années ? Allez, dites à quelqu'un qu'il est merveilleux. On a tous besoin de l'entendre parfois. Vous n'êtes pas convaincu ? Lisez la suite, j'espère que mon histoire vous fera changer d'avis.

CHAPITRE 1

TOUT PEUT BASCULER



25 octobre 2013

Chère Jodi (de 22 ans),

T'es super belle ! Non, tes bras ne sont pas trop gros, arrête de te focaliser là-dessus. Ne sois pas bête. J'ai deux ou trois trucs à te dire. D'abord, je suis toi. On est en 2013, Twiggy et Musa vont débarquer pour manger des tortillas dans ta petite maison aux couleurs vives. Josh est là, couvert de teinture pour cheveux, parce qu'il a décidé de sauter dans la douche au moment où tu te rinqais. Tu es rousse (encore !). Mais qui est Josh ? Josh, c'est ton chiot. Ce n'est pas la seule boule de poils à avoir récemment intégré la famille, mais je te laisse découvrir les autres. C'est la surprise.

Je ne veux pas tout te gâcher d'avance, mais il faut que je te dise un truc. Dans les deux ans et demi à venir, des choses extraordinaires vont t'arriver. Tu te souviens de ta première fois sur Le Sky Rocket au Drayton Manor Park, quand tu es restée suspendue la tête en bas juste un peu trop longtemps ?

Tu vois cette sensation ? Eh bien la vie va te faire cette impression-là. À un moment, tu vas complètement perdre le contrôle, et tu ne pourras rien y faire. Mais de là où je suis, je te promets qu'après, c'est magique. Sans doute pas tout à fait ce que tu imaginais, mais tu verras, ça finit bien.

Gros bisous.

Jodi (à 25 ans)

Xx

On ne s'attend jamais à ce que quelque chose de grave nous tombe dessus sans prévenir. Quelque chose qui met votre vie entière sens dessus dessous, qui chamboule tout, qui vous laisse sans repères dans ce monde chaotique que vous pensiez maîtriser. Oui, en un instant, tout peut basculer, sans raison.

Et pour moi, tout a basculé d'un seul coup. J'ai attrapé une maladie du cerveau, la méningo-encéphalite. Je sais, moi non plus je n'en avais jamais entendu parler.

J'avais 23 ans, je jouais dans un festival de musique sur l'île de Wight. On était parties avec Sarah, une de mes meilleures amies. Le séjour avait été fantastique, et on revenait les poches pleines de paillettes et de flasques vides, avec une tonne de souvenirs rythmés par les airs de nos groupes favoris. J'ai commencé à me sentir patraque une semaine après – rien de précis, juste un peu mal fichue. J'ai mis ça sur le compte de la fatigue, j'en avais un peu trop fait pendant l'été.

Quand je me suis réveillée, le 27 septembre 2011, deux semaines environ après être rentrée chez moi à Birmingham, j'ai cru que j'avais attrapé la pire grippe de la terre. J'ai télé-

phoné à ma mère pour savoir quand elle rentrerait, elle m'a suggéré d'appeler le docteur. Mais mon généraliste n'est jamais disponible. Je ne sais pas qui a eu la brillante idée de réunir tous les médecins de la région dans un super-méga cabinet médical, mais maintenant il faut prendre rendez-vous au moins quinze jours avant de tomber malade. Du coup, j'ai appelé un centre de soins*, et mon frère Jake m'y a emmenée en voiture. Je me revois dans la salle d'attente, assise par terre, à regarder les patients faire la queue en demandant à la secrétaire si c'était bientôt mon tour. Je ne suis pas comme ça d'habitude. D'habitude, je reste assise bien sagement sans rien dire jusqu'à la fermeture, mais ce jour-là je ne supportais même pas d'entendre les gens parler, je me sentais complètement déboussolée. Peut-être que j'avais de la fièvre. Je ne pouvais plus rester là. J'ai annulé le rendez-vous, et mon frère m'a ramenée à la maison.

Jake aime bien se moquer de mon teint pâle. Il a la chance d'avoir la peau mate, alors que moi je suis quasiment transparente – les bons jours, car les mauvais, j'ai une vraie mine de déterrée. Mais cette fois, il ne m'a pas taquinée. Il m'a juste demandé si ça allait, et il a démarré. Maman était là quand je suis arrivée. Heureusement, elle a vite réalisé que c'était plus qu'un coup de fatigue ou un mauvais rhume, et elle m'a emmenée à la clinique en face de l'hôpital. Après, elle m'a raconté que ma peau était d'un gris horrible, avec les yeux enfoncés et les lèvres bleues.

À la clinique, le médecin m'a fait allonger et m'a examinée de la tête aux pieds. Là, je me sentais vraiment mal, mais

* *Walk-in centre* : en Grande-Bretagne, centres médicaux sans rendez-vous dispensant des soins infirmiers.

j'étais encore assez lucide pour comprendre que maman et lui s'inquiétaient. J'ai expliqué que j'avais des symptômes grippaux, mais bien pires que tout ce que j'avais déjà connu. Et puis le médecin a trouvé une marque rouge sur mon pied, une petite piqûre d'insecte ronde, avec un bleu autour. Il m'a demandé où j'étais allée ces temps-ci, si j'avais été piquée par des insectes. Maman lui a dit que j'avais participé à un festival sur l'île de Wight, et je me suis souvenue que j'y avais été dévorée par des bestioles. Le médecin a annoncé qu'il pensait que j'avais contracté la méningo-encéphalite à cause d'une morsure de tique. Il a voulu appeler une ambulance pour me transférer à l'hôpital en face, mais c'était trop tard. À ce stade tout était plutôt flou, et marcher était devenu une épreuve. Maman et le docteur m'ont vite installée dans un fauteuil roulant et se sont précipités aux urgences de l'hôpital. Vingt minutes plus tard, je perdais connaissance.

Je n'ai aucun souvenir des deux jours suivants. J'ai su qu'on m'avait immédiatement administré deux médicaments par perfusion. Les médecins m'ont fait une ponction lombaire – cela consiste à vous enfoncer une aiguille dans la colonne vertébrale. Ils ont analysé le liquide céphalo-rachidien pour vérifier qu'il n'y avait pas d'infection, ils en ont aussi évacué un peu parce qu'il y avait trop de pression sur ma colonne vertébrale. Ensuite, j'ai passé un scanner pour que l'on puisse examiner mon cerveau. Maman raconte que je n'arrêtais pas de dire merci à tout le monde, mais je ne m'en souviens pas.

Maman se met toujours à trembler quand elle évoque ces moments, ce qui n'arrive pas souvent car elle évite d'en parler. Elle avoue que ç'a été un vrai cauchemar, car l'encéphalite peut être mortelle. Pendant deux jours, personne n'a su si j'allais m'en sortir.

Ce qui m'est arrivé n'est pas courant, mais ça peut tomber sur n'importe qui. Une personne sur 200 000 environ contracte une encéphalite à la suite d'une morsure de tique. Rien qu'une sale petite morsure de tique, et on peut en mourir. Pourtant, je ne suis pas morte. En fait, cet instant a changé ma vie, d'une manière absolument inimaginable.

CHAPITRE 2

UNE LETTRE QUI FAIT DU BIEN



23 mars 1993

Mamie
c/o Dieu
Le Ciel
Au paradis
H34 V3N

Chère mamie,
J'espère que tu t'amuses bien au paradis. Maman m'a dit que c'était super là-haut. J'espère que tu peux me voir parce que cette semaine je vais au Pique-nique des nounours. Tu es la meilleure mamie du monde. Tu me manques et je t'aime très fort, je t'aime gros comme tout l'univers.

Gros bisous,

Jodi

X

J'ai grandi à Birmingham, dans le quartier de Tyseley, mais ma mère préfère dire Hall Green parce que ça fait mieux.

À Tyseley, les garçons héritent de la réputation de leur père, et celle des filles dépend de l'âge où elles font « ça » pour la première fois derrière les balançoires du parc – celui où on n'a pas le droit d'aller, mais où on va quand même. C'était plein d'usines autrefois à Tyseley, avec plein de boulot pour les gens du coin, mais il y a un moment que ce n'est plus ça. Ça fait des années qu'il n'y a plus assez de travail pour tout le monde ici. Aujourd'hui les femmes restent à la maison, et les hommes travaillent pour les garages du coin, sur les chantiers ou dans la drogue. Il faut faire attention la nuit, surtout pour les garçons.

Tyseley n'est peut-être pas un quartier riche, mais les gens y sont généreux, et toujours prêts à rendre service. En haut de la rue, on trouve encore une épicerie du coin, Chez Deeta, qui est là depuis une éternité et qui chaque année semble un peu plus démodée. Deeta a un grand cœur et accepte parfois de faire crédit quand on est à sec. En face, il y a le débit de boisson de Meeka. Lui, c'est un original, et ses prix dépendent de l'humeur du jour. Mais il est assez raisonnable, la plupart du temps.

En bas de notre rue se trouve une usine de chocolat. Enfin, avant, c'était une usine de chocolat. Génial, non ? Je me rappelle l'odeur quand j'étais petite, un parfum de chocolat fondu que j'aurais dû adorer mais qui, à la vérité, me donnait mal au cœur. Maintenant l'ancienne usine sert surtout d'entrepôt à camelote pour des boutiques du genre Euro Bazar. Je me rappelle très bien que ç'a été un magasin de vêtements puis une pâtisserie, mais personne d'autre ne s'en souvient, alors je l'ai peut-être inventé.

Bref. Dans une rue large et plutôt calme, parmi d'innombrables maisons mitoyennes qui sont d'anciens logements

sociaux, se trouve celle où nous nous sommes installés lorsque j'avais 5 ans. Ma famille y vit encore. Cette maison, depuis que je suis soi-disant adulte, j'y ai été plus d'une fois projetée comme un boomerang qui revient à son point de départ – et ce n'est sans doute pas fini. Ma mère adorerait refaire la décoration, mais on n'en a jamais eu les moyens. Elle louche sur les métamorphoses de *60 Minute Makeover* ou *DIY SOS*, du coup je rêve de dévaliser un magasin de bricolage et toutes ces boutiques de meubles branchés, et de lui refaire toute la maison.

Quand on entre, on tombe tout de suite sur un mètre carré de carrelage rouge, avec des manteaux accrochés sur la droite ; c'est notre fameux « hall d'entrée ». L'odeur vous frappe immédiatement – celle des cigarettes fumées à la chaîne, masquée par des bougies à la vanille et du Nescafé. En face, l'escalier des chambres, à gauche, le salon et la cuisine. Levez la tête et vous verrez l'un des trésors de ma mère, une suspension qui appartenait à mes grands-parents. C'est comme un vitrail de toutes les couleurs qui rayonne en rouge, en jaune, en bleu et en vert quand l'ampoule est allumée. Elle n'a qu'une valeur sentimentale, mais savoir qu'elle est là m'a toujours donné un sentiment de sécurité. Quand on était petits, mon frère et moi, on adorait se mettre en dessous dans l'entrée et jouer à la faire clignoter, comme un sapin de Noël.

Le salon, la cuisine et la salle de bains sont tous en enfilade. J'ai vu des maisons où le salon est grand comme tout le rez-de-chaussée de ma mère ; moi, j'aurais du mal à rendre ce genre d'espace accueillant. Chacun son truc, j'imagine, mais je ne suis heureuse que dans le bazar organisé. Chez maman, tout est empilé : les vêtements, les chiens, les enfants. S'y

déplacer relève de la course d'obstacles et dès qu'on essaie de s'asseoir, un gros chien maladroit mais plein d'amour vous grimpe sur les genoux. La maison ne risque pas de se retrouver dans le magazine *Ideal Home* mais, à mes yeux, elle était vraiment idéale.

Maman garde tout, et j'ai hérité de cet instinct. J'ai des tas de boîtes emplies de souvenirs : des lettres, des petits mots, de vieux cahiers d'école ; des bouts de papier avec mon prénom accolé à celui d'un garçon, et plein de cœurs dessinés autour au feutre fluo. À 11 ans, je me suis juré de toujours garder les choses importantes, et je m'y suis tenue. Je vais finir dans une de ces émissions de télé-réalité du style *Hoarders* où les gens sont obligés de jeter tout le bric-à-brac qu'ils ont accumulé, mais je pense vraiment que les objets qui évoquent des souvenirs sont importants. J'ai encore un petit mot qu'un garçon m'avait fait passer au collègue, un dessin de moi avec écrit : « Je m'appelle Jodi et j'ai de beaux yeux. » N'importe qui d'autre l'aurait jeté, mais ce message a compté pour moi, et les choses qui comptent, on les garde.

Il y a trois chambres chez ma mère, enfin je dirais plutôt deux et demie, parce que l'une des trois est un vrai cagibi. C'était ma chambre et, dès que j'étais stressée, je déplaçais les meubles, dans l'espoir de découvrir un jour le secret qui permettrait de gagner de la place. Impossible, évidemment : c'était vraiment un cagibi, pas moyen de pousser les murs. La chambre de mon frère Jake était étroite, et tout en longueur. Nous l'avons échangée petits, et rééchangée plus tard ; je l'avais plus ou moins enrôlé dans ma quête d'espace.

Dans la chambre de ma mère, c'est le chaos, comme dans le reste de la maison d'ailleurs. Je crois qu'elle n'a jamais jeté

un seul vêtement ; si jamais on revient au rationnement, elle est sûre d'avoir de quoi s'habiller. Elle a la plus grande des trois chambres. Je n'ai jamais compris pourquoi les enfants auraient une plus grande chambre que leurs parents. Pour moi, c'est une évidence : plus on a de responsabilités, plus la chambre est grande, non ? Et puis il y a quand même deux parents à faire tenir dans une seule pièce.

Enfin, deux parents... ça dépend. Pour moi non, la plupart du temps. Ma mère nous a élevés toute seule, mon frère et moi, pendant un bon moment.

Ma mère mesure 1,68 m, mais elle prétend qu'elle est plus grande que ça. Elle a une masse de cheveux bruns, et le visage couvert de taches de rousseur. C'est ma meilleure amie. Notre seule et unique dispute date de mes 11 ans : Joanne, la petite voisine, m'avait appris à remuer du popotin. Maman n'a pas aimé du tout. Comme d'habitude, j'ai vite compris qu'elle avait raison, et mon popotin est resté tranquille jusqu'à ce que je découvre le R'n'B des années 1990. Là, c'est devenu irrésistible.

Maman ne rit pas, elle glousse, un gloussement très contagieux, et elle parle sans arrêt, même à ses chiens. À 53 ans, elle n'a toujours pas découvert le secret de la voix intérieure. Cela me frappe de plus en plus : où que l'on soit, elle reste au même volume et sur la même chaîne – à fond, et en mode Brummie*. Elle parle comme si elle utilisait le système qu'on avait, enfants, pour communiquer d'une pièce à l'autre : deux gobelets en carton reliés par une longue ficelle. Ma mère a un cœur à la Florence Nightingale. C'est

* Brummie : désigne l'accent de Birmingham mais aussi ses habitants. Légèrement péjoratif.

vraiment, vraiment quelqu'un de bien. Toujours prête à rendre service, elle a du temps pour tout le monde, elle passe voir les voisins quand ils sont malades, elle emmène même parfois notre vieille voisine en voiture pour qu'elle puisse voir ses amis. Elle prend le temps pour les autres, et elle nous a élevés comme ça.

Tony, mon père biologique, n'a jamais servi à grand-chose – il le dit lui-même. Il n'a toujours pas trouvé sa place de père et, à cause de ça, je ne l'ai jamais appelé papa. Il a trop souvent choisi de ne pas faire partie de ma vie.

Mes parents sont restés péniblement ensemble jusqu'à mes 3 ans, et puis mon frère Jake est né, et Tony a pratiquement disparu. Il nous rendait visite de temps en temps, accompagné de la copine du moment, que maman tolérait puisque nous étions là. On jouait à la famille modèle... mais il ne restait jamais longtemps, et nous n'avions plus qu'à patienter jusqu'à sa prochaine apparition. Pour le joindre, il fallait téléphoner au pub où il buvait. Il était quasiment toujours là. On lui demandait de venir nous voir et il répondait : « Oui, pas de problème, j'arrive. » On l'attendait, Jake et moi, plantés sous la lampe-vitrail de l'entrée, en manteaux, prêts à sortir, jusqu'à ce qu'au bout d'un long moment on finisse par comprendre qu'il ne viendrait pas. Ça faisait mal d'être abandonnés comme ça.

Tony avait le don de tout gâcher. Quand il revenait, c'était une vraie tornade, il mettait tout sens dessus dessous avant de disparaître aussi vite qu'il était venu, laissant ma mère gérer les conséquences toute seule. Combien de fois elle nous a remis sur pied...

Tony a un look de rock star déchue, et l'attitude assortie. Il tient tout le monde responsable de la manière dont sa vie

a tourné – c’est plus facile, je suppose. C’est un alcoolique, toujours en train de tâter d’une drogue ou d’une autre, soi-disant pour s’évader ; moi, je pense surtout que c’est pour noyer sa honte, sa culpabilité, pour oublier qu’il aurait pu s’y prendre autrement, mais qu’il ne l’a pas fait. Nous l’avons revu plusieurs fois, mon frère et moi, depuis que nous sommes adultes, presque toujours dans un pub. Sa vision de l’éducation est celle d’un pilier de bar. Une fois, il a glissé un acide dans le verre de mon frère pour « le secouer un peu ». On ne s’en est pas rendu compte sur le moment. Ma mère a cru que Jake était vraiment malade, elle était en train de le soigner quand on a réalisé qu’il était en plein *bad trip*. C’était sa première rencontre avec la drogue, à 19 ans. Maman nous assure que Tony n’était pas comme ça autrefois, que l’alcool et les drogues en ont fait un raté. Mais je me demande toujours ce qu’il avait en lui que l’alcool a fait ressortir, ce qui était brisé que rien n’a pu réparer.

Chaque fois que je vois Tony, je veux croire qu’il s’est enfin repris en main et qu’il a décidé de changer, sans doute parce que j’aimerais avoir l’impression que je le mérite, que ça vaut la peine de se battre pour mon frère et pour moi. Mais il ne change pas, et je dois accepter qu’il ne changera probablement jamais. Parfois, quand on se croise dans la rue, on tourne la tête et on fait semblant de ne pas se voir. J’aurais adoré avoir un père aimant, mais j’ai accepté la situation. Il faut parfois laisser les gens suivre leur voie, et accepter que vous n’êtes pas responsable de leurs problèmes, que ce n’est pas votre faute. J’ai appris à mes dépens que lorsque quelqu’un refuse de changer, on n’y peut rien. On ne peut guère que prendre soin de soi et rester disponible pour l’autre, s’il a besoin de vous.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Un million de lettres d'espoir
Jodi Ann Bickley



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
P R A T I Q U E